

bien cela. Nous demandons la proscription du titre de *révérend*, parce que, aujourd'hui, ce titre appliqué aux prêtres séculiers est un terme impropre, qui par conséquent n'est plus français dans le sens qu'il avait autrefois. Et nous, Canadiens-Français, même en y mettant tout le soin possible, nous avons assez de peine à parler le français avec pureté, qu'au moins nous ne devons pas volontairement employer des termes impropres.—Ici, je vais avouer franchement que, si à l'origine l'on m'avait consulté, j'aurais opiné pour que l'on conservât, en France et ici, le titre de *révérend*, que je trouve plus honorable. Mais l'on ne m'a pas consulté là-dessus, non plus que sur plusieurs autres détails de langue française, qui ne sont pas plus de mon goût. Maintenant, je trouve qu'il faut accepter le fait accompli, et je l'accepte. En outre, je suis d'avis qu'il ne doit pas y avoir une langue française pour la France, une autre en Canada, une autre à la Martinique, une quatrième à la Guadeloupe, une cinquième en Cochinchine, etc. Une seule suffit pour les Français de tout l'univers, celle de la mère patrie. Ergo.

Quant à "laisser ce titre de *révérend* aux pasteurs des sectes protestantes," comme le conseille ORNIS, j'estime que cela ne serait ni digne, ni habile. Et les religieux et les prêtres séculiers de langue anglaise devraient-ils en faire autant, pour ne pas risquer d'être confondus avec les ministres protestants? Justement, les ecclésiastiques de langue anglaise en font autant! Ils ne disent pas, bien sûr: *M. l'abbé*, en français; mais on dit beaucoup, en anglais: *Reverend Father*, précisément pour distinguer les prêtres des ministres protestants. Lorsque je lis sur les journaux: "*Rev. T. Smith*," j'avoue que je ne puis reconnaître s'il s'agit d'un prêtre ou d'un ministre, et l'équivoque qu'il y a là m'énuie au dernier point. En français, du moins, faisons en sorte, par l'emploi du titre d'*abbé*, qu'il n'y ait pas d'équivoque.

Mais il est déjà bien tard pour défendre le qualificatif *abbé*. L'usage le généralise de plus en plus parmi nous. Je prédis que, dans vingt ans, il sera devenu universel au Canada comme en France. Qui sait? Dans quarante ans, peut-être un autre terme l'aura remplacé; et alors il nous faudra, malgré nos cheveux blancs, courber encore le front devant l'usage, l'aveugle souverain du langage!

ORNIS.

ELECTIONS DE L'O.-M.

Les actionnaires de L'OISEAU-MOUCHE ont procédé dernièrement à l'élection annuelle du bureau de rédaction.

Les mêmes officiers ont été réélus:

Rédacteur en chef: ORNIS.

1er assistant-rédacteur: LIVINS.

2d assistant-rédacteur: JACQUES-CŒUR.

Il a été résolu à l'unanimité que la rédaction fasse des efforts surhumains afin de provoquer un mouvement généreux chez les abonnés retardataires, et de les amener à verser dans la caisse de L'OISEAU-MOUCHE quelques-unes des \$500.00 dont ils le privent, hélas! si cruellement, au grand détriment de nos œuvres diverses.

Vous pouvez, chers retardataires, juger

vous-mêmes de la difficulté de notre tâche.

A vous de nous donner le succès ou de nous affubler d'une nouvelle "veste".

Notre sort est entre vos mains.

LIV.

Mgr Labrecque chez les Salesiens de Turin

Nous lisons dans le *Bulletin salésien* du mois de janvier:

Dans la dernière semaine de novembre, S. G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi (Canada), accompagné de M. le chanoine Archambault, chancelier de l'évêché, a daigné consacrer une grande partie de la matinée à visiter en détail et avec le plus vif intérêt nos ateliers, et accepter ensuite de s'asseoir à la table salésienne. L'affabilité toute paternelle et la simplicité digne du vénéré Prélat ont charmé nos enfants, avec qui Sa Grandeur s'arrêtait volontiers, dans chaque atelier, pour les faire causer de leur métier et leur dire un mot bienveillant.

Monsieur Labrecque, très au fait du courant de sympathie qui règne au Canada en faveur des Œuvres de Don Bosco, se fit un plaisir de nous parler du zèle de l'admirable M. de Beaumont, notre Coopérateur par excellence en ce cher pays, où la France d'aujourd'hui pourrait retrouver ses vieilles et ses meilleures traditions de vie catholique.

Pour les écoles du Manitoba

Dans une *Circulaire au clergé*, datée du 27 janvier, Monseigneur l'évêque de Chicoutimi a demandé aux prêtres et aux communautés religieuses de son diocèse de souscrire pour le maintien des écoles catholiques du Manitoba. Sa Grandeur a reproduit, dans cette *Circulaire*, les paroles mêmes dont Mgr l'archevêque de Cyrène s'est servi pour une demande semblable au clergé du diocèse de Québec.

...On disait pourtant que cette question scolaire était réglée... Il semble vraiment qu'on se trompait...

POESIE NIVERNAISE

(Suite)

Ces justes éloges accordés au fond de l'ouvrage de M. Achille Millien, il me serait difficile de ne pas le chicaner un peu sur la nature de sa poésie. Oh! M. Millien écrit très facilement les vers; et cette facilité est chez lui la source d'une quantité de pages vivantes et vraies. Mais je ne suis pas près de dire qu'elle le sert, en somme, plus qu'elle ne lui nuit. Il est vrai que le temps est disparu de l'art des vers, qui n'en admettait pas un faible, et où l'exacte et saine raison était la gardienne vigilante du talent. Cela est infiniment regrettable. J'aime, pour mon compte, un auteur qui ne me fait pas payer trop cher les belles choses dont il parseme ses ouvrages, et qui, pour soutenir l'attention et garder la sympathie de son lecteur aux endroits où l'inspiration languit, sait avoir recours aux enchantements du style. Le verbe est pour quelque chose, après tout, dans la création poétique. Dieu seul n'a qu'une parole intérieure, qui est la Poésie et la Création par essence. Quant à nous, nous devons joindre à l'infirmité de notre verbe intérieur les ressources infinies de la parole vocale; et quoique a le culte du b au en aie ainsi. Il y a toujours eu, Dieu merci, en France, des artistes délicats, qui ne pouvaient souffrir, dans leurs ouvrages, rien d'inachevé. MM. Prud'homme, Déroulède, de Hérédia, Aicard, Millien dans beaucoup de bons moments, prouvent que la race n'en est pas éteinte. J'aime à l'égal d'un

mot de Coraël cette phrase d'Autran: "Je donnerais vingt arpents de terre pour modifier dans un sens heureux quatre vers d'un poème qui ne sera peut-être jamais lu." Voilà le pur amour de l'art. Par contre, les rimeurs quand même me dégoûtent et m'irritent. Et je serais étonnamment tenté de donner, à mon tour, soit les deux moitiés du bagage d'Ilugo pour les chœurs de Racine. Mais je ne le ferai pas, pour ne pas déplaire à M. Beaugrand.....

Malheureusement, si l'on rencontre encore ça et là quelques pieux adeptes de l'art antique, remarquable surtout par la sobriété et le fini de l'expression, il y a pléthore de ceux qui l'ignorent ou le méconnaissent entièrement. Le procédé et la fantaisie l'ont remplacé. Notez qu'il n'y a jamais eu tant de poètes. Chez la plupart, les vers coulent comme d'une corne d'abondance. Beaucoup en font, ja pense, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. La littérature et la poésie sont descendues, avec le gouvernement, au niveau du peuple. Le sens littéraire a disparu en même temps que le sens social et religieux. Le goût public s'est corrompu. Le trop célèbre Sainte-Beuve, qui a tant contribué, pour sa part, à diminuer l'autorité et le respect, a fort bien avoué, en se contrariant sottement, qu'il fallait un goût public. Quand il y en avait un, il y avait de la dignité et de la noblesse, et de la décence et de l'art. *Quantum mutatus!* Louis Veuillot écrivait dans les *Libres Penseurs*: "Un air noble, des manières nobles, un style noble, voudront toujours dire autre chose qu'un air bourgeois, des manières bourgeoises, un style bourgeois." Nous avons eu le style bourgeois. Nous l'avons dépassé. Nous allons toujours plus avant vers les couches inférieures, vers les quatrièmes sociales et littéraires!

Le résultat est que chacun se moque parfaitement de tout ce qui a l'apparence de vouloir mettre des bornes à son libre caprice. La poésie contemporaine ressemble au *pullus onagri* de l'Écriture. Autrefois, il pouvait arriver qu'on n'eût pas un talent supérieur, et qu'on fût néanmoins, comme à présent, des vers, mais on était retenu dans les limites de la politesse commune. C'est ce qui fait que les sonnettes de l'abbé Cotin me sont un paradis à côté de celles de Paul Verlaine. Avec une liberté entière, qui a permis au *profanum vulgus* de pénétrer dans le sanctuaire d'Apollon, on a abouti à la prose pure et simple, et à un formidable ennui. Et savez-vous que la prose systématique, dans les vers, produit un singulier effet sur les nerfs? Il y en a d'une sorte qui vous crise simplement. Le plus lamentable, c'est que, malgré qu'on en ait, quelque indolence qu'on se targue de garder, on ne peut s'empêcher d'imiter servilement la sottise manière de tout le monde. Qui ne sacrifie pas à la mode? Combien de plats courtisans ne vont pas se prosterner aux pieds de cette reine absolue? Ou veut faire à sa guise; on maudit les vieilles poétiques, et l'on a une peur comique de s'écarter des nouvelles. Servitude pour servitude, je préfère celle qui m'oblige à demeurer dans la bienséance et l'honnêteté à celle qui s'affuble de ridicules oripeaux.

(A suivre)

ARNEB.